

lui et moi nous vous devons la vie. Aussi, chère madame, je suis à vous pour toujours. — Il faut être à Dieu, ma bonne Madeleine; sans cela il pourra vous reprendre le fils qu'il vous rend. »

A ces mots, Isabelle s'échappe et laisse le peuple ébahi, attendri, entourant Madeleine, et lui faisant redire cent fois ce qui s'est passé. Madeleine parle comme les mères savent parler quand elles tremblent ou espèrent : les expressions de la joie et de la reconnaissance s'échappent comme un torrent débordé de son cœur, et trouvent un écho dans ceux qui l'écoutent. C'est au milieu d'un concert de bénédictions que le nom d'Isabelle est répété par tout le monde.

Chacun, en rentrant chez soi, court au lit du malade qui lui est cher ; partout le mieux est sensible et, le lendemain, il n'y a plus que des convalescents que le médecin déclare sauvés. L'ivresse est à son comble : on se félicite, on s'embrasse, et trois jours après, quand toute crainte a cessé, on court à l'église entendre une messe d'action de grâce. De là, on veut se porter en masse au château pour voir la *saute* et la remercier des secours de tous genres qu'elle a prodigués au village, et le curé se met à la tête de son cher troupeau. Le général, qui a su par ses domestiques que la maladie a cessé, laisse pénétrer jusqu'à lui cette visite à laquelle il ne comprend rien. Mais M. de Monville connaît bientôt ce qui s'est passé, en écoutant les paroles du curé, en voyant les larmes de Madeleine et les transports de sa reconnaissance. Il s'émeut en entendant ce cri mille fois répété ; « C'est votre fille qui a sauvé mon enfant ! qu'elle soit bénie ! qu'elle soit bénie ! » Et ces autres cris de tous les paysans, qui disaient : « Oui, c'est vrai ; oui, c'est mademoiselle qui a sauvé l'enfant ! c'est elle qui a prié pour nous tous ! Qu'elle soit bénie ! qu'elle soit bénie ! » Enfin, ce qui complète ce tableau, c'était la confusion d'Isabelle, en se voyant louée, admirée de tous. M. de Monville succombant à l'émotion, à la joie, à l'orgueil même d'être le père d'une telle fille, verse des pleurs, et pressant le petit Julien dans ses bras, il dit : « Eh bien ! moi, je me charge de l'enfant qu'une prière a sauvé. Et moi aussi, je dis avec vous, mes amis : Bénie soit celle dont les bonnes œuvres et les vœux attirent sur nous les bénédictions de Dieu ! »

Isabelle, dans le désordre de sa confiance et de son ravissement, tombe dans les bras de son père, et lui dit bien bas : « Ah ! que vous me rendez heureuse ! — Sois tranquille, mon enfant, je tiendrai ma parole ; car, je le vois, ta recette vaut mieux que la mienne. »

Depuis ce jour, la paix, au front serein, aux lèvres souriantes, descendit à Monville sur

les altes de la religion. Le général, en devenant vraiment chrétien, perdit son humeur misanthropique, son désir de se faire craindre par une excessive inflexibilité ; il fut bon, et ne garda de sa sévérité que ce qu'il faut pour en imposer aux méchants. Aussi fut-il autant chéri qu'honoré, et, en voyant cette heureuse métamorphose, il s'écriait : « O puissance de la prière, je te connais à présent ! Aussi ma voix ne cessera-t-elle de s'élever vers vous, ô mon Dieu ! »

Mme. TARBÉ.

— 0000000 —

Exhortation à se souvenir des malheureux pendant l'hiver.

Vous qui, tranquillement assis dans de commodes et riantes demeures, entendez mugir l'âpre vent du nord sans en ressentir les atteintes cruelles, pensez-vous qu'une multitude de malheureux éprouvent tout ce que l'indigence et le froid ont de dur ? Heureux ceux qui, dans cette saison rigoureuse, sont à couvert sous un toit, réchauffés par de bons vêtements, récréés par l'usage du pain et du fruit de la vigne, et qui, couchés sur le duvet, goûtent un doux repos et se livrent à d'agréables songes ! Malheureux celui à qui la fortune a refusé jusqu'au nécessaire ; sans abri, sans vêtements pour se couvrir, souvent étendu sur son lit de douleurs, et trop timide pour exposer ses besoins !

Ah ! pour sentir vivement la misère de tant d'infortunés, fixez un moment vos regards sur les objets de compassion qui sont le plus à votre portée ! Voyez tant de vos frères, se traînant avec peine, tourmentés par le froid et la faim ; ces vieillards mal vêtus, s'exposant durant des heures entières aux intempéries de la saison, pour solliciter la pitié des passants ; ces malades privés de remèdes et d'aliments, couchés sur la paille, dans de misérables cabanes où pénètrent le vent et la neige.

L'hiver rend plus nécessaire encore la bienfaisance envers les indigents, puisqu'il augmente leurs besoins. C'est ici l'époque où la nature elle-même est pauvre, en quelque sorte, et c'est un nouveau prix à vos bienfaits que de les distribuer dans le temps le plus convenable. Si l'été et l'automne nous ont enrichis de leur fruits, n'est-ce pas pour que nous en fassions part à nos frères, quand la nature elle-même semble les abandonner ? Plus le froid augmente, plus nous devons être disposés à soulager les malheureux, à verser dans leur sein le superflu des dons qu'elle nous a prodigués. Quel autre but la Providence a-t-elle pu se proposer dans le partage inégal des biens de la terre ? sinon